Document généré le 19 avr. 2024 03:44

Séquences
La revue de cinéma

Denise Robert
Le charme de la $éduction

Élie Castiel

Numéro 225, mai–juin 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/48341ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Castiel, É. (2003). Denise Robert : le charme de la $éduction. *Séquences*, (225), 34–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2003

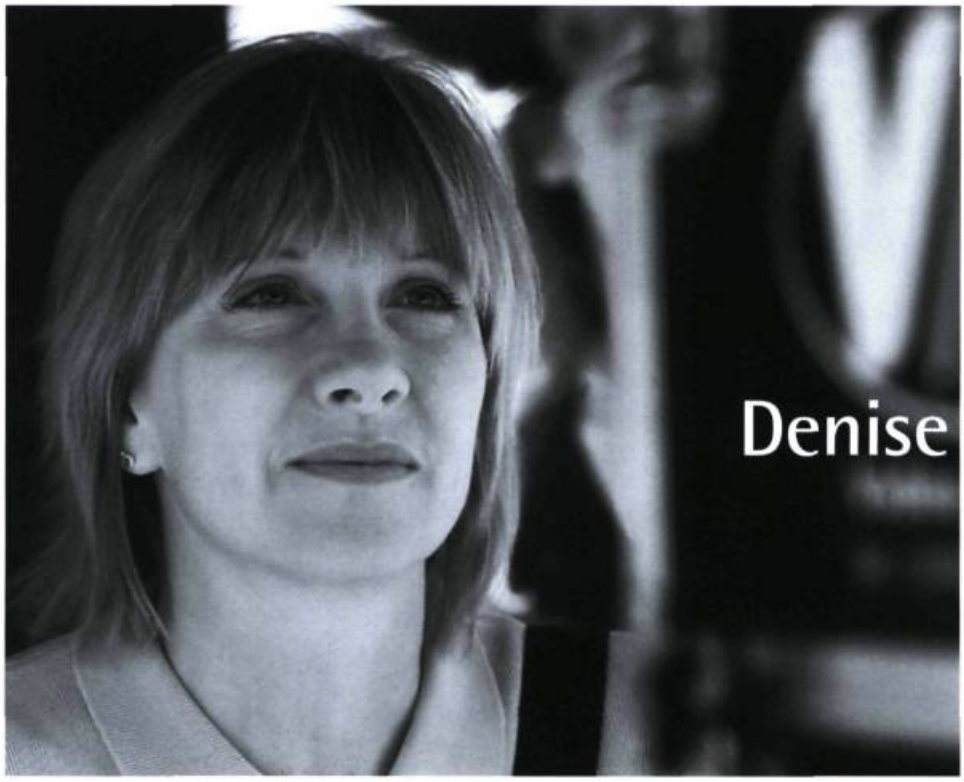
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Denise Robert
Le charme discret de la $éduction

À Ottawa, elles est sous l'aile de Jean Gascon, du Centre National des Arts. Dans ce milieu théâtral, elle apprend les rudiments de la création artistique (mise en scène, interprétation, mise en marché). Elle réalise toutefois qu'elle est plutôt prête pour les affaires que pour les planches. Elle se questionne constamment sur l'adéquation créativité/création. Suivant les conseils judicieux de Clément Richard, elle s'installe à Montréal. La suite... des succès publics et critiques. Entre le cinéma d'auteur et celui grand public, aucune différence lorsqu'il s'agit de produire. Pour Denise Robert, toute la question repose sur les rapports harmonieux, presque amoureux, qui se créent entre elle et l'œuvre proposée. Dans ce même numéro de Séquences, *on retrouve son nom au générique de deux productions,* **Mambo Italiano** *(p. 42) et* **Les Invasions barbares**. *Contrairement à nos habitudes, nous avons cette fois-ci rencontré la productrice plutôt que le réalisateur.*

Élie Castiel

Dans tout acte de production, il y a toujours un risque. Comment assumez-vous cette étape ?

Je n'y pense pas. Parce qu'avec le temps, je suis arrivée à comprendre les paramètres techniques autour de chaque film proposé. Je travaille toujours très près du créateur et lorsque je crois à son produit, je ne pense pas aux risques à prendre en le produisant. Il faut également innover, ne pas se répéter, offrir au public des choses différentes. Chaque film, à mon avis, est comme un mariage. C'est aussi important pour le producteur d'avoir du plaisir, d'être excité, d'essayer des choses qui risquent effectivement de ne pas marcher. En créant, on a tous automatiquement droit à l'erreur. Car ce sont justement nos fautes qui nous permettent de grandir. Pour produire, il faut reconnaître autant les erreurs que les certitudes. Pour moi, ce raisonnement est essentiel à l'étape de production de chaque film. Je regarde, par exemple, **Les Invasions barbares**, et je me dis que c'est un grand film. Mais je me pose constamment des questions, malgré le succès critique et public de la plupart des films de Denys Arcand, quant à la réaction du public. Le public a également évolué. En regardant le film de plus près, je me rends compte que Denys a réalisé exactement le film qu'il voulait faire. Et c'est ça le plus important.

Produire est également une entreprise de séduction lorsqu'on s'adresse aux différents bailleurs de fonds.

Tout à fait… Vous avez raison. Mais avant d'accumuler les sommes pour produire, je dois *tomber en amour* avec le film que je me propose de produire. Si je suis séduite par le produit qu'on me propose, je suis prête à le défendre jusqu'à l'os. Et je n'accepte aucun refus de la part des subventionnaires. Chaque film est une relation amoureuse. Et comme dans chaque rapport, la communication est importante. Comment convaincre des partenaires de risquer leurs sous pour je produise une œuvre à laquelle j'y crois ? Là est la question. Mais il y a aussi une sorte d'excitation lorsqu'on vous gagnez votre pari. Je suis une productrice têtue.

Donc, tout ce travail de production est une entreprise tout à fait subjective.

Bien entendu. Car, dans mon cas, je ne peux pas défendre quelque chose à laquelle je ne crois pas. J'en suis incapable. Comme je suis également incapable de vivre avec quelqu'un que je n'aime pas. Lorsque je crois à une œuvre, je deviens acharnée et j'essaie tous les moyens possibles pour arriver à la produire.

Mais en bout de ligne, le film peut s'avérer un échec critique.

Produire, c'est pour que le public voit le film. Mais je respecte énormément la critique. Elle nous aide à mieux comprendre une œuvre complexe, à en apprécier les nuances, à distinguer les zones grises… Par contre, il est important de reconnaître que toute cinématographie nationale qui se respecte doit être composée de plusieurs genres de films. Si les films d'auteur ont leur place, ceux destinés au grand public doivent également exister.

Dans le cas des films de Denys Arcand, il est évident que la question ne se pose pas.

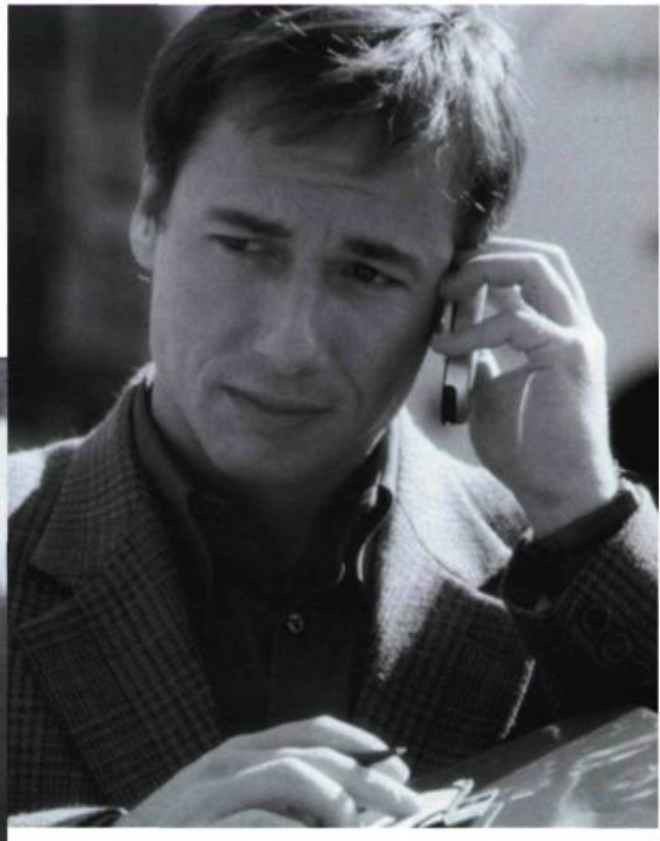
Oui, je le crois. Mais les scénarios de Denys Arcand sont très difficiles à lire parce que Denis écrit avant tout pour lui-même. Il ne rédige pas les scénarios pour les autres. Dans son cas, cette étape dans le processus de création est une phase solitaire et individuelle. Par exemple, dans ses scénarios, l'action n'est jamais décrite. Mais si on accepte de le produire, c'est parce qu'il possède un côté créatif à la fois intellectuel, éthique et séduisant.

Si l'on en juge par vos propos, on devra assister à une sorte de consensus entre la critique et le public.

Je le souhaite ardemment. **Les Invasions barbares**, tout en étant un film de critiques, demeure tout de même un film accessible. C'est aussi une œuvre exceptionnellement personnelle. C'est du Denys Arcand qui a énormément évolué depuis **Jésus de Montréal**. On voit dans ce film les influences de sa vie actuelle. On ne la cachera pas : Denys est devenu père pour la première fois à 56 ans. Lorsque je regarde le film, je me rends compte que la finale n'aurait pas été la même s'il n'était pas devenu père. Le film aurait quand même existé, mais avec une fin plus cynique. Même si au fond, le cynisme *arcandien* est toujours présent, notamment dans la présentation de l'époque que nous vivons en ce moment. Le film n'est pas tout à fait une suite au **Déclin de l'empire américain** malgré le fait qu'on retrouve les mêmes personnages dix-sept ans plus tard. Une grande partie du film est occupée par des personnages de la nouvelle génération. Le film est aussi la confrontation entre la jeune génération et celle du déclin (?). C'est un film plus grave. Un film sur la nécessité de trouver un terrain d'entente avant la séparation. En quelque sorte : que laisse-t-on derrière soi quand on part ?

Quel impact ce film vous a-t-il laissé sur le plan personnel ?

Le film est une véritable leçon de vie, d'humilité, d'espoir. Comment réussir dans la vie ? Quel est le véritable sens de la réussite ? Où placer nos priorités ? Et aussi, en filigrane, l'angoisse de la création et ses multiples associations.



Stéphane Rousseau

Mitsou et Pierre Curzi dans **Les Invasions barbares**